
L'anti-théologie janséniste de Sade

(entretien avec Madeline Chalon)

Michel Surya



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2806>

DOI : [10.4000/leportique.2806](https://doi.org/10.4000/leportique.2806)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Michel Surya, « L'anti-théologie janséniste de Sade », *Le Portique* [En ligne], 34 | 2014, document 6, mis en ligne le 05 février 2016, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2806> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2806>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

L'anti-théologie janséniste de Sade

(entretien avec Madeline Chalon)

Michel Surya

- 1 Madeline Chalon – Dans votre ouvrage *L'Imprécation littéraire*¹, vous insistez, à la suite de Klossowski², sur la portée métaphysique et théologique de l'œuvre du Marquis de Sade, où la question de l'athéisme devient l'enjeu principal. Pensez-vous que le lien entre sexualité et athéisme soit encore de la moindre pertinence ?
- 2 Michel Surya – J'y insiste... J'insiste sur ce que vous appelez la « portée métaphysique et théologique » de l'œuvre de Sade parce qu'on n'y insiste plus assez. Il y a une théologie sadienne. Une anti-théologie plutôt. Il se peut qu'on en ait perdu de vue la portée essentielle. Il se peut qu'on doive la retrouver aussi (l'avenir le dira). Sade est un athée. Ça n'a bien sûr plus grand sens aujourd'hui. Athée, à peu près tout le monde l'est qu'on voit pourtant toujours passer par l'Église et les prêtres avant d'être enterré. Je veux dire : nul ne voit plus quel combat cela a été au XVIII^e siècle non pas de ne pas croire, mais d'empêcher qu'on croie. Que quiconque croie. Le combat qui a consisté à affirmer que croire formait la plus grande supercherie. La supercherie par excellence. Par excellence au point qu'il en aurait été de tout. De la politique autant que de la pensée autant que de l'art. De la politique, de la pensée et de l'art en tant qu'ils devaient être révolutionnaires. En tant qu'être révolutionnaire, ç'aurait été d'abord de se dire sans Dieu, par la politique, par la pensée et par l'art. C'est tout le XVIII^e siècle qui est révolutionnaire qui dit qu'il est sans Dieu (évidence, mais qu'il faut redire aussi). Mais tout ce siècle ne dit pas pour autant qu'il suffit d'être sans Dieu, mais qu'il faut en outre être contre, contre Dieu. Ça, Sade le dit. Et il le dit sans mesure. Je le cite un peu, pour le plaisir (grand plaisir à citer Sade) : « Oh ! Justine, comme j'abhorre, comme je déteste cette idée de Dieu ! Comme elle choque ma raison et déplaît à mon cœur ! Quand l'athéisme voudra des martyrs, qu'il le dise, et mon sang est tout prêt. // Détestons ces horreurs, chère fille ; que les outrages les mieux constatés cimentent le mépris qui leur est si bien dû. À peine avais-je les yeux ouverts, que j'abhorrais ces rêveries grossières ; je me fis une loi de les fouler aux pieds. » Qu'on le veuille ou non, c'est de cela qu'on lui a le plus voulu : cette grande langue du siècle, cette langue grand seigneur, mais pour dire des horreurs – pour blasphémer. C'est pour cela qu'on l'a enfermé (pas pour sa

belle-sœur qu'il a enlevée, pas pour les prostituées ni les valets, pas pour les bonbons enrichis à la cantharide dont l'une faillit ne pas se remettre...). Pas tant même pour le sexe dont ses livres sont si pleins. Mais parce que le sexe dont il emplit à ce point ses livres est comme autant d'offenses ou d'atteintes faites à Dieu. Et pour qu'il en meure. Si sa violence est extrême (on ne la mesure plus aussi bien, bien sûr), c'est en cela. La terreur qu'il inspire, c'est celle-là d'abord : pensée et œuvre de part en part déicides (Flaubert l'a bien vu qui y voit le « dernier mot du catholicisme »). Pour le reste, la plupart des libertins pouvaient en être accusés. Or, on ne les en a pas accusés.

- 3 M. C. – Vous appelez l'attention, à juste titre, sur un texte mal connu de Sade : la préface aux Crimes de l'amour (« Idée sur les romans »). Au-delà des préoccupations concernant la sexualité et la théologie, la force de Sade n'est-elle pas celle d'être un formidable inventeur de fables, bref d'être avant tout un romancier ?
- 4 M. S. – « Formidable inventeur de fables », dites-vous. Étrange inventeur au demeurant, et de quelles fables, en effet formidables. Dont il n'y a toujours pas d'équivalent (à quelques exceptions près : Maldoror, Tombeau pour 500 000 soldats, etc.). On ne comprend peut-être plus ce qui se passe dans Sade, et pourtant ce qui s'y passe ne s'est jamais repassé depuis. En Occident même. Ailleurs, n'en parlons pas (Rushdie n'est – tant s'en faut – pas Sade !) Ou parlons-en, au contraire : la puissance de la fable sadienne est à la mesure de la puissance de la fable divine. À la toute-puissance de la fable divine, Sade oppose la toute-puissance de sa fable propre. Et il se trouve que sa fable propre est littéraire. Et là est son invention en quelque sorte, une invention de fabuliste : comme la fable divine serait littéraire elle-même. D'ailleurs, soutient-il, les deux fables sont nées en même temps et par le même mouvement. En somme il fait de Dieu une figure de roman, sa figure par excellence, et de la littérature le moyen par lequel cette figure a existé et a permis que toutes les autres existent. Mais il en convient : c'est en tant que la littérature a su inventer une telle figure qu'elle a vécu aussi longtemps (jusqu'à lui). Et en logicien qu'il est aussi, il en déduit ceci : il appartient à la littérature, pour s'affranchir, de s'affranchir de Dieu. Et d'affranchir le besoin dans lequel tout le monde est de vivre de fables de la fable en tant que telle, qui aliène. La littérature pourra user de toutes les fables désormais, à la condition qu'elle invente d'abord les fables qui déconstruiront celle qui présidait à toutes. Et inventer toutes les figures, à la condition de condamner la figure qui se tient au principe de la fable aliénante initiale.
- 5 M. C. – Ce que vous nommez Matériologies ne désigne-t-il pas justement cette puissance littéraire que la philosophie serait incapable de prendre en charge, à savoir les données brutes et hétérogènes de l'existence ?
- 6 M. S. – Ce que j'appelle littérature, c'est à peu près ce que Sade a le premier appelé ainsi. Ou permis qu'on appelle ainsi : littérature et pensée. Mais je ne suis pas le seul. Tout le monde doit sa littérature à celle dont Sade a fait la sienne. Pas là selon un principe esthétique, mais moral (le mot ne va pas de soi s'agissant de lui, c'est pourtant celui qui convient). Sade ne se donne pas d'ailleurs comme celui qui, enfin, aurait permis que la littérature s'affranchît une fois pour toutes, d'un seul mouvement. Il cite, dans cette Idée sur les romans justement, ceux qui l'ont précédé : Richardson, Fielding, Lewis (Le Moine), Ann Radcliffe, etc. Maurice Heine, l'un des grands premiers sadiens en cite d'autres dans un texte datant des années trente, sur le rapport de Sade au roman gothique ou « noir ». Cela pour dire qu'il n'est pas premier même s'il est unique. Et unique il l'est en cela qu'il associe sciemment représentation et pensée ;

représentation sexuelle et pensée théologique. Pour les opposer. Pour que l'une l'emporte sur l'autre. Qu'elle triomphe de l'autre. Ce qu'il réussit au-delà du possible ; c'est son génie propre. Mais un autre génie ne lui est pas assez reconnu qui veut qu'il ne s'en prenne pas moins à la raison qu'à la religion. Lesquelles n'homogénéisent pas moins l'une que l'autre. Auxquelles il oppose à parts égales une noirceur qu'on est tenté de dire naturelle (le motif infiniment corrompateur de la Nature chez lui), mais qu'on serait justifié de dire intellectuelle aussi et autant. Et qu'il tire de l'art. Ou dont l'art lui semble le moyen. L'art est hétérogène pour lui ; il n'y a même que l'art à l'être. Il est celui qui fait que la raison qui triomphe avec les Lumières ne triomphe que faussement. Il témoigne pour tout ce que la raison néglige, ce que vous appelez l'hétérogène. L'hétérogène, soit l'irréductible à la raison. Paradoxe : il soupçonne même que les religions étaient capables d'intégrer plus d'hétérogénéité que la raison elle-même. Et il ne se trompe certes pas là-dessus : les religions, le catholicisme comme dit Flaubert, savaient faire, les conjurant, l'essayant du moins, avec les terreurs (la mort), le sexe (le péché), la folie, etc. la Raison, non. En finir avec le spiritualisme est insuffisant si c'est pour que le rationalisme en fasse justice. En somme, il combat sur deux fronts, ce qui lui vaut de n'avoir personne pour le faire avec lui. Il est seul, en quoi il est unique. Il prend sur lui l'interdit de toute pensée et conclut : là est toute la pensée qui n'a rien pour qu'on le figure. C'est sa « fable ». Une fable affreuse. Je rappelle son introduction aux Cent Vingt Journées de Sodome : le récit « le plus impur qui ait jamais été fait depuis que le monde existe, pareil livre ne se rencontrant ni chez les anciens ni chez les modernes ». Ce que le XX^e siècle voudra qu'on appelle l'hétérogène, le XVIII^e se contentait de l'appeler l'impur.

- 7 M. C. – Faut-il dès lors penser que l'écriture de Sade ne comporte aucune affirmation ? Ni Dieu, ni Raison, ni Nature... Il ne resterait donc rien ?
- 8 M. S. – Si, l'écriture de Sade affirme. Elle n'est même qu'affirmation. Des puissances de l'instinct, essentiellement. Instinct qui s'oppose de part en part à la Raison, mais qui obéit absolument à la Nature. En quoi il met le doigt sur l'ingénuité des Lumières. Lesquelles s'attachent, contre Dieu, à associer Nature et Raison. Pas Sade, qui se sert de l'une comme de l'autre aussi longtemps que c'est avec Dieu qu'il s'agit d'en finir. Mais, lui, pas sans savoir, ni dire, que, débarrassé de Dieu, ce sera cette fois une association contre nature, précisément. Pas faite pour survivre à ce dont elle aura triomphé. Sitôt que Dieu sera mort, la Nature et la Raison s'opposeront terme à terme comme, ensemble, elles s'opposaient auparavant à Dieu. C'est difficile, mais il faut tenter de l'apercevoir : l'alliance, qu'obéissant à sa nécessaire valorisation de l'instinct, il passe avec la Nature va le mener dans une impasse. La valeur de l'instinct semble sans borne, qui seule permet la volupté, à ceci près que la Nature, qui l'y justifie, le sudétermine aussi, et par là le condamne. C'est ainsi en tout cas que je le lis. Que je le lis lui, et cela intéresse essentiellement la littérature qui est la sienne, mais que je lis l'impasse dans laquelle à peu près tout est entré avec lui : des deux dieux que Dieu et la Nature pouvaient être à l'homme, il n'est pas sûr que la Nature fût celui qui l'asservît le moins. Lecture janséniste, j'en conviens (mais je fais la supposition d'un jansénisme paradoxal chez Sade).
- 9 De là la surenchère de ses représentations. Leur saturation. Sexuelle, c'est qu'on ne manque pas de remarquer d'abord, tant ses « fables » en sont pleines. Mais suivant une apparence à laquelle on aurait tort de s'en remettre. Son immense Meccano sexuel, où les corps s'empilent, s'enfilent, outrant, exacerbant leurs plaisirs, pour il ne sait plus

lui-même quelle satiété sexuelle qu'il représente en même temps comme inaccessible, à la fin dit avec exactitude l'impasse où tout sera nécessairement entraîné. Il ne reste pas rien de sa confrontation, de son polemos : rien de Dieu certes, pas tout de la Raison non plus, mais tout de la Nature. Ce tout de la nature est moins intéressant que ce pas-tout de la Raison. Parce que l'enjeu, du XVIII^e siècle, de la Révolution, c'était que la Raison se fît au moins l'égale de Dieu – à la vérité, qu'elle se fît elle-même comme ce avec quoi Dieu ne pouvait pas prétendre continuer de rivaliser plus longtemps. Ce avec quoi les ténèbres de Dieu ne pouvaient pas prétendre continuer de rivaliser plus longtemps avec les lumières de la Raison. Or il est celui qui fait en sorte que d'aussi grandes ténèbres se répandent aussitôt. Et il le fait résolument – aucun nihilisme donc. Il affirme. Mais il ne forme pas cette affirmation sans savoir ni mesurer – c'est l'héroïsme de son caractère, et l'épisme de ses fables – que l'instinct n'y suffit pas et que la jouissance est intenable ou mortelle. Anticipant un tant soit peu Nietzsche en cela : dansant sous le volcan qui nous tue. En réalité, forçant Nietzsche : provoquant le volcan pour qu'il nous tue.

- 10 M. C. – L'idée d'un jansénisme paradoxal chez Sade me paraît intéressante, mais pourriez-vous l'expliquer davantage ?
- 11 M. S. – *Idee sans doute indéfendable, je le mesure. Que je ne suis pas moi-même sûr de vouloir défendre. Il se trouve que, d'un côté, le jansénisme me paraît au plus haut point intéressant (il constitue un sommet de ce qu'on n'appelait pas encore un révisionnisme, plutôt une hérésie). Le jansénisme en général ; Pascal en particulier. Et il se trouve que, de l'autre côté, je tiens Sade pour l'un de ceux, sinon celui-là par excellence, qui a constitué la littérature en tant que telle – moderne s'entend. Est-ce une raison suffisante pour les associer ? Sans doute pas. Ou il faudrait en passer par ce détour, bizarre détour, et associé à des souvenirs anciens : Jovet mettant en scène Don Juan et mettant en scène un Don Juan justement janséniste (il a écrit quelque chose là-dessus, ce qu'on doit pouvoir retrouver). Bluwal fera de même plus tard. La pièce est d'ailleurs écrite et créée en plein jansénisme. Don Juan, un don Juan jansénisé sert donc de lien avec Pascal. J'ai bien conscience de faire ce que je reproche à Klossowski de faire : de Sade un chrétien encore, même à son stade terminal. Deux objections cependant à la possibilité d'un tel reproche. La première, c'est que Klossowski, en jésuite qu'il sut être, fait de Sade celui dont l'hérésie a fini d'accomplir la totalité de la Révélation. Je précise : il aurait fallu que quelqu'un comme Sade se soulevât à ce point contre Dieu pour que sa liberté – la liberté divine – fût sans borne, et la possibilité de la rémission des péchés enfin infinie (c'est une vieille antienne de l'apologétique chrétienne : le négateur de Dieu l'affirme par surcroît, affirmation paradoxale ou inconsciente, d'autant plus grande que sa négation semble grande). En quoi il sert en quelque sorte de chrétien, fait en quelque sorte LE chrétien, quand bien même ce serait un chrétien malgré lui, ou l'accomplisseur au sens où Borgès fait de Judas l'accomplisseur de la Passion (lequel, prenant sur lui l'opprobre immémorial, serait dit Borgès, plus grand encore que le Crucifié). Ce sont là d'admirables équivoques, au plus haut point romanesques (le livre de Borgès, précisément, s'appelle Fictions). Seconde objection : le scissionnisme janséniste a si fort éloigné, retiré, « caché » Dieu (Deus absconditus) que celui-ci est vite passé pour ce qu'il était en fait : un Dieu d'athées (ou de philosophes, ce qui revient alors au même). On croit très fort à cette fervente affaire du libertinage sadien : rien ne devrait s'opposer à la puissance irrépressible du désir, à ses figures ivres, folles, infatigables, qu'à la fin la mort seule reposerait. Si l'on veut. C'est en effet littéralement exact. Il n'est pas interdit tout de même de rêvasser à autre chose (fable encore, direz-vous) : ce serait de la concurrence des fables qu'il s'agirait, et de leur toute-puissance respective. De la fable littéraire vs la fable religieuse. Mais l'une comme l'autre s'attachant à*

ruiner le parangon de toutes, Dieu lui-même : de toutes les fables la fable. S'attachant d'autant plus fort à la ruiner, convoquant pour cela tout ce qu'il est possible de convoquer pour y parvenir, le jansénisme en la désécularisant à l'excès, Sade en la naturalisant sans reste, qu'une étrange réversion se produirait pour finir – hommage du vice à la vertu –, absolument sensible chez Sade. L'algolagnie sadienne (le mot a été créé, je crois, pas Gilbert Lély pour dire le plaisir dans la douleur) ne se réduit pas à ce qu'on a, on ne peut plus platement, appelé après le sadisme ou, mieux, le sado-masochisme de Sade (fables encore, mais plates celle-ci, dues à l'époque de sa pathologisation rétrospective et normalisante³. Une identification y préside, ou la hante. Comme, bientôt, chez Nietzsche (un Nietzsche janséniste est aussi possible) : il leur faut à la fin quelque chose comme l'équivalent de la crucifixion (une cruci-fiction). C'est, ce sera ce que j'appelle la sainteté possible, nécessaire, essentielle de l'art (de la pensée même, à laquelle celle-ci se dérobe – Bataille : « Je pense comme une fille enlève sa robe »). Nietzsche, à la fin, ne saura plus lui-même s'il était celui qui aura eu raison du Crucifié, ou celui que le Crucifié aura inspiré pour que de la sainteté subsiste. De même, la sainteté du divin marquis.

NOTES

1. Michel Surya, *L'Imprécation littéraire, Matériologies, I*, Farrago, 1999.
 2. Pierre Klossowski, *Sade mon prochain*, Seuil, 2002.
 3. Pathologisation de circonstance : il s'agissait, par exemple pour Maurice Heine, mais pour Bataille lui-même, de dire que lire Sade constituait le moyen d'une connaissance sans équivalent. Il s'agissait en fait, pour l'un comme pour l'autre, d'argumenter contre la censure.
-

RÉSUMÉS

Sade : une pensée et une œuvre de part en part déicides – non pas seulement sans Dieu mais contre Dieu. C'est de l'anti-théologie sadienne dont nous parle ici Michel Surya, une anti-théologie qui engage avec elle la sexualité, la littérature et la pensée. L'hypothèse d'un jansénisme paradoxal chez Sade est une idée qu'il fallait savoir défendre – cet entretien en témoigne.

AUTEUR

MICHEL SURYA

Michel Surya est écrivain et philosophe. Il dirige les Nouvelles éditions Lignes ainsi que la revue *Lignes*. Il a publié récemment *Sainteté de Bataille* (Éditions de l'Éclat, 2012) et *Les Singes de leur idéal* (Éditions Lignes, 2013).